

# 1

Longtemps, j'ai hésité. Allais-je continuer à mener une vie errante et vagabonder dans les rues à la recherche de ma mère, ou bien devais-je apprivoiser un humain pour me faire nourrir et héberger en toute sécurité ?

Et puis j'ai rencontré cette fille, et toute mon indécision a fondu comme neige au soleil.

Après la brusque disparition de ma mère, j'ai dû me battre seul contre la peur. Le manque de nourriture, je pouvais à peu près le supporter, car même au temps où je vivais avec ma mère, je mangeais rarement à ma faim. Je ne suis pas comme ces clébards hirsutes et goinfres qui lèchent servilement les bottes de leurs maîtres. Moi, je mange pour vivre ; je ne vis pas pour manger.

Lorsque le lait maternel n'a plus suffi à me remplir le ventre, ma mère m'a appris à chercher de quoi me nourrir : éventrer les sacs en plastique, ouvrir les poubelles, dénicher les endroits fréquentés par les souris, repérer les ruelles où abondent les

déchets alimentaires. Pourtant, même après avoir appris toutes ces techniques de survie, je n'ai pas chassé en solitaire. Ce n'est qu'après le départ de ma mère que j'ai dû me débrouiller tout seul pour trouver le gîte et le couvert. Se procurer de la nourriture s'avérait plus difficile que je ne l'avais imaginé, mais j'arrivais tout de même à survivre tant bien que mal, car chaque quartier offrait ses poubelles, et parfois des gens déposaient au coin des rues des restes de leur repas pour les chats de gouttière comme moi.

Ce qui rendait la vie sans ma mère vraiment insupportable, c'était la peur. Je devais affronter cette cruelle réalité : il n'y avait personne pour me protéger ; j'étais obligé de me défendre seul. Pas une seconde, je ne pouvais relâcher ma vigilance. Il fallait que je reste constamment sur le qui-vive, à épier tout danger éventuel.

Je ne crains pas vraiment les gros clébards que je croise au coin des rues. Ils se ruent sur moi en aboyant, mais ce ne sont que des imbéciles : on dirait qu'ils tendent le museau exprès pour se faire griffer. Je n'ai même pas besoin de sortir mes griffes ! D'un bond léger, je me réfugie au sommet d'un mur ou d'un arbre, et les voilà qui font demi-tour, épuisés par leurs propres aboiements. Les humains ne représentent pas une menace plus sérieuse pour les chats. A l'exception de quelques-uns qui s'amuse à nous harceler, la plupart nous ignorent complètement. Ceux que je redoute le plus, comme ma mère m'en avait prévenu, ce sont les gros mâles de ma propre espèce.

Il y a deux jours, alors que la nuit commençait à tomber, je me dirigeai vers le collecteur d'ordures que j'avais l'habitude de fouiller avec ma mère, du temps où elle vivait encore avec moi. Depuis le tas de bois qui me servait d'abri dans mon terrain vague, il me fallait d'abord longer un ruisseau puis tourner l'angle d'un mur gris avant de me glisser à travers un grillage métallique. Mais ce soir-là, dès que je commençai à suivre le cours d'eau, je fus saisi d'un sombre et inexplicable pressentiment. Mes moustaches se raidirent, mes oreilles se dressèrent sur ma tête. Je pris une profonde inspiration. Pourtant, je ne détectai rien d'anormal, ni bruit ni odeur inconnus. Même lorsque, hésitant, je pénétraï dans l'étroite ruelle bordée par le mur gris, je ne décelai aucun signe de présence suspecte. Je pris mon courage à deux pattes et courus d'une traite jusqu'à la grille. Mais au moment où je tendais le museau dans l'une des ouvertures, une odeur étrange et fort désagréable m'assaillit la truffe. C'était l'odeur d'un matou. Mes poils se hérissèrent d'un seul coup. J'aurais mieux fait de tourner aussitôt les talons et de m'enfuir.

Le collecteur d'ordures se trouvait à dix pas à peine du grillage et, n'ayant rien mangé depuis la veille, je mourais de faim. C'était risqué, mais j'étais sûr de trouver en un rien de temps quelque nourriture à me mettre sous les crocs et de disparaître avant l'arrivée du matou. Au pied du collecteur, justement, une boîte de conserve de thon gisait à terre. Ça ne pouvait pas mieux tomber ! Je me hâtai d'en lécher l'intérieur lorsqu'une ombre

noire jaillit de dessous le grand ginkgo qui poussait à proximité. A l'instant même où je faisais demi-tour, je sentis comme une brûlure sur le bout de ma truffe. Une douleur aiguë me foudroya le museau. Je poussai un hurlement.

— Dis donc, espèce de blanc-bec, qu'est-ce que tu fais sur mon territoire ? gronda mon agresseur en découvrant ses canines acérées.

Le museau dressé, les muscles du cou tendus, je fixai l'ennemi d'un regard farouche. C'était un gros mâle au cou épais et à la mâchoire carrée. La sensation douloureuse de ses griffes tranchantes plantées dans ma truffe était encore extrêmement vive. Ma queue avait doublé de volume ; je m'arc-boutai sur mes pattes tout en essayant, ni vu ni connu, de battre en retraite. Puis, faisant subitement volte-face, je pris mes pattes à mon cou et me précipitai vers la grille.

Hélas ! je n'étais pas au bout de mes peines ! Au moment où je m'engouffrais dans la ruelle, je fus heurté de plein fouet par un vélo qui passait par là à toute allure. Je roulai par terre en poussant un nouveau cri de douleur. Le cycliste, sans doute surpris, s'arrêta net. Il me jeta un bref coup d'œil tandis que je gisais sur le sol, grommela quelques mots puis remonta en selle et s'en fut. L'asphalte de la chaussée avait conservé la chaleur du soleil et je m'y sentais aussi bien qu'entre les pattes de ma mère. Je n'avais plus ni l'envie ni la force de me relever. Néanmoins, inquiet à l'idée que la grosse brute pouvait se lancer à ma poursuite, je décidai de ne pas m'attarder dans le coin. Je rassemblai

péniblement mes forces et quittai les lieux sans demander mon reste.

Je ne sais pas comment je réussis à regagner mon abri. Au lieu de me coucher au milieu de la broussaille qui me servait d'ordinaire de litière derrière le tas de bois, je me glissai entre les planches amoncelées. L'espace étroit entre les morceaux de bois durs et rugueux était très inconfortable, mais il me rassurait car je m'y savais hors d'atteinte de tous les matous aux fortes mâchoires et de tous les chiens au poil hirsute. Bien à l'abri dans l'obscurité, j'essayai de calmer les battements de mon cœur. Je restai ainsi un long moment. Alors seulement, une fois tout à fait rasséréiné, je me rendis compte que ma truffe saignait. Elle me brûlait et me faisait horriblement mal. Je léchai ma blessure. Le sang tiède avait un goût salé, un peu semblable à celui du lait que j'avais tété, chaton, agrippé au ventre de ma mère. J'avais mal partout. J'étais sans forces. Pourtant, je ne réussis pas à trouver le sommeil de toute la nuit. Les sens en alerte, je relevais parfois la tête, attentif au moindre bruit à l'entour. Je demeurais sur le qui-vive. Ce n'est qu'à l'aube, au moment où les rayons du soleil s'infiltrèrent entre les bouts de bois, que je pus enfin fermer les yeux.

Je restai caché pendant deux jours, essayant de trouver ma pitance sans avoir à m'éloigner de mon refuge. Il n'y avait vraiment pas grand-chose à manger dans les parages. Tout ce que je réussis à attraper, ce furent des papillons de nuit qui s'étaient posés sur le sol et quelques araignées à la démarche

## 13

J'ai élu domicile entre le mur de soutènement et celui de l'immeuble où habite Minyeong. Là se trouvent entassés de vieilles jarres, des téléviseurs cassés et divers autres objets dont on ne devine plus l'usage. Au milieu de cet amoncellement de vieilleries, j'ai trouvé une cachette qui m'a paru sûre. C'est l'endroit idéal pour faire la sieste et reposer mon corps fatigué par mes vagabondages dans le quartier. De plus, la véranda de Minyeong ne se trouve qu'à quelques mètres. Chaque fois que je regarde par la vitre, la grand-mère agite la main dans ma direction pour me chasser.

Tous les matins, à l'heure où Minyeong sort pour aller à l'école, je l'attends à sa porte d'entrée. Dans la gamelle posée par terre, je trouve des morceaux d'omelette et des miettes de surimi que la grand-mère m'a laissés en partant. Puis Minyeong, son cartable sur le dos, ouvre la porte, verse quelques croquettes dans mon écuelle et me regarde manger avant de s'éloigner. Je me hâte de vider ma gamelle et je cours derrière elle. Elle marche vite, mais c'est

du gâteau pour moi de la rattraper. Ainsi, tous les jours, nous marchons côte à côte et, arrivés près de la grande avenue où circulent les autobus, nous nous disons au revoir d'un regard. Je rebrousse chemin et pars vadrouiller dans mon quartier, le truffe en l'air, à la recherche d'odeurs insolites, et aussi histoire de vérifier si on n'a pas sorti de nouvelles poubelles en mon absence ou si un intrus n'en a pas profité pour s'installer sur mon territoire.

Depuis quelque temps, je ne souffre plus de devoir me débrouiller tout seul. Bien sûr, ça ne veut pas dire que mes peurs ont disparu. Les gros matous qui surgissent à l'improviste, les hommes de la fourrière qui capturent les animaux errants, les voitures qui jaillissent des ruelles comme des fusées, tous ces dangers et bien d'autres me compliquent la vie, mais ils font désormais partie de mon quotidien. Et puis, je ne suis plus seul.

J'émerge de ma sieste au coucher du soleil et je vais rôder autour de l'endroit où j'ai quitté Minyeong le matin. En même temps que ses pas légers, j'entends sa voix joyeuse m'appeler :

— Minet !

Je la suis jusqu'à l'entrée de son appartement. Il m'arrive parfois d'entrer chez elle, mais en général j'attends devant la porte qu'elle ressorte pour me donner mes croquettes. Pendant que je mange, Minyeong, assise à mes côtés, me raconte avec des éclats de rire ce qui s'est passé à l'école, ses disputes avec sa grand-mère et les invraisemblables bêtises de Han. Quelquefois, elle me parle de sa mère et du nouveau bébé. Dans ces moments-là, elle

prend un air mélancolique que je ne lui vois pas d'habitude. Et puis je me rassure : je suis là pour l'écouter m'ouvrir son cœur.

Je connais aussi des jours difficiles. Quand il pleut, mon repaire devient franchement inconfortable. Et les jours où Minyeong est à court de croquettes, je dois fouiller dans les poubelles. Malgré tout, quand je l'accompagne à l'école, j'oublie vite tous mes problèmes. Un jour nouveau commence.

Quand il n'y a pas cours, Han vient voir Minyeong, caméscope à l'épaule. Toute la journée, il me suit, son appareil braqué sur moi.

— On n'a plus besoin de l'attacher. Il ne se sauvera pas. Je sens que je peux réaliser un film intéressant sur lui.

Je lui demande parfois des nouvelles de Petite-Chipie, mais je n'obtiens jamais de réponse satisfaisante. Je suppose qu'elle va bien. Il me serait impossible de vivre comme elle dans une famille. Minyeong me dit toujours qu'elle s'inquiète pour moi à cause du froid et de la neige qui ne vont pas tarder à arriver. Moi, je ne m'en soucie pas plus que ça. Comme tous les autres chats errants, je m'estime tout à fait capable de supporter de telles misères.

Pour vivre seul, il faut être prêt à affronter, non seulement le mauvais temps, mais aussi toutes sortes de dangers. Ce qui me reconforte et me donne de la force, c'est jusement que je ne me sens plus seul. Tout bien réfléchi, si les humains arrivent à vivre ensemble, malgré leurs disputes et le mal qu'ils se font les uns aux autres, il doit y avoir une bonne



raison. Du moins, je le pense. Quand je suis seul dans l'obscurité, la pensée que Minyeong dort de l'autre côté du mur me tient chaud au cœur. Je suis sûr que les humains éprouvent le même sentiment. Tant que je ne me sens pas seul et qu'il y a de l'amour dans mon cœur, je me sens capable de surmonter n'importe quel danger, n'importe quelle peur. Il doit en être de même pour Minyeong et Han, j'en suis sûr.